

Dossier pédagogique



R.A.G.E

Cie les Anges au Plafond

Spectacle inspiré de la vie et de l'œuvre de...chut !



Crédit photo : Vincent Muteau

Note aux enseignants :

Le spectacle s'inspire de la vie et de l'œuvre d'un écrivain du XXe siècle, dont l'identité doit être gardée secrète pour les élèves, afin qu'ils assistent à la naissance artistique de cet auteur polymorphe. Il s'agit en fait de Romain Gary, pseudonyme de Roman Kacew (« Katchev »), qui prendra pour second pseudonyme, entre autres, Emile Ajar. Le présent dossier s'articule donc en deux phases : une première phase de préparation des élèves à ce qu'ils vont découvrir, et une seconde phase après le spectacle, une fois le mystère révélé et le nom de l'auteur découvert. Nous proposons en fin de dossier quelques activités liées à des compétences transversales ou spécifiques destinées à approfondir la réflexion des élèves.

Première partie : présentation de la compagnie préparer les élèves au spectacle

1. La compagnie Les Anges au Plafond

La compagnie Les Anges au Plafond est née en 2000 de la rencontre de deux comédiens marionnettistes issus de deux compagnies : Camille Trouvé pour les Chiffonnières et Brice Berthoud pour Flash Marionnettes.

De leurs expériences autour de la marionnette et du théâtre d'objet est venue l'envie de créer un laboratoire de formes animées : une recherche sur la matière en relation avec le thème abordé, le texte et le mouvement. Le rapport du marionnettiste à sa marionnette s'inscrit au cœur de leur démarche artistique.



Camille Trouvé se forme à l'art de la marionnette à Glasgow. Elle co-fonde en 1996 la compagnie Les Chiffonnières, avec qui elle mène une recherche sur le rapport entre image et musique jusqu'en 2006. Ce travail aboutit à la création de 5 spectacles, dont *La Peur au ventre* (2000), *Le Baron perché* (2002) et *Le Bal des fous* (2006).

Constructrice, bricoleuse d'objets articulés insolites, mais aussi marionnettiste et comédienne, elle poursuit sa recherche, traçant au fil des créations un univers original et décalé.



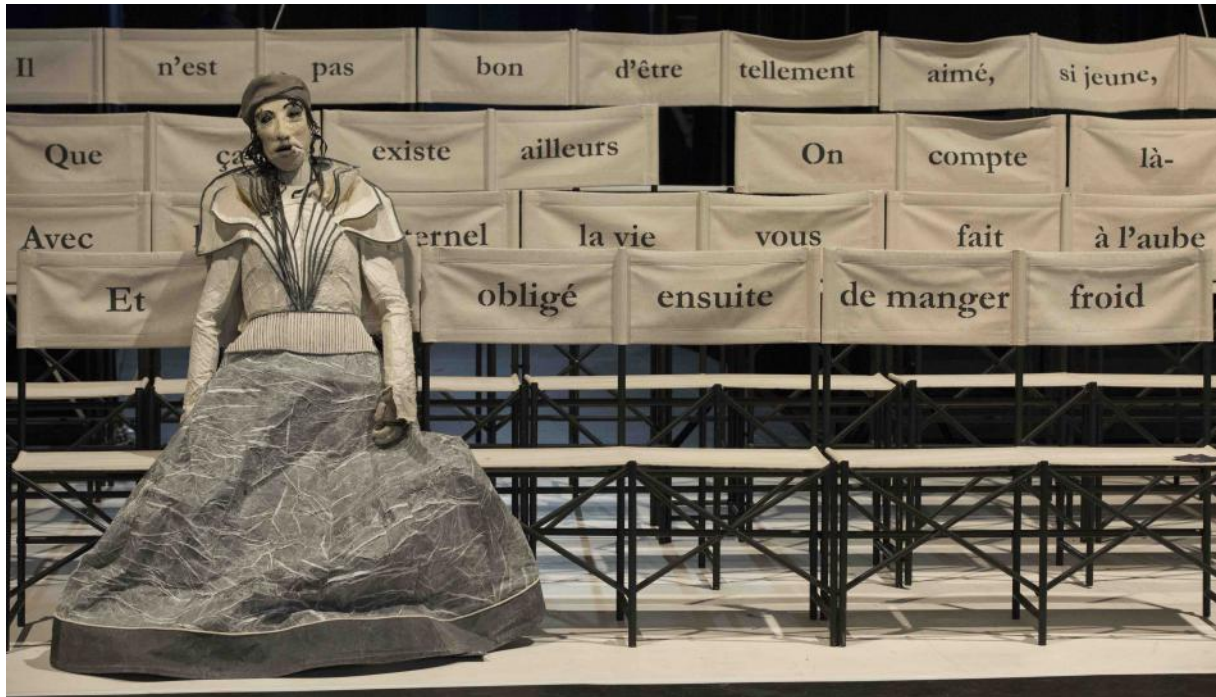
Brice Berthoud a débuté en 1989 comme fil-de-fériste et jongleur dans la compagnie Le Colimaçon, où il crée 5 spectacles mêlant arts du cirque et comédie.

En 1994, il rencontre la compagnie strasbourgeoise Flash Marionnettes avec laquelle il créera 9 spectacles dont *La Tempête* (1994), *Léonard de Vinci* (1998) et *Un roman de Renart* (2005).

Sa technique de manipulation emprunte d'une certaine manière au jonglage par la dextérité et la virtuosité avec laquelle il change de marionnettes.

2. Camille Trouvé metteure en scène pour R.A.G.E et son équipe :

Pour le spectacle R.A.G.E, Camille et Brice se sont entourés d'un musicien multi-instrumentiste, Piero Pépín, d'une chanteuse, Hélène Maniakis en alternance avec Noémí Waysfeld, d'un bruiteur de cinéma, Xavier Drouault en alternance avec Gilles Marsalet, de deux manipulateurs, Jonas Coutancier et Yvan Bernardet. Le spectacle est mis en lumière par Nicolas Lamatière. Pour la création de leurs spectacles, ils s'entourent également de constructeurs et décorateurs, créateurs lumière, costumiers et couturiers, régisseurs, créateurs sons et monteurs de cinéma...



Crédit photo : Vincent Muteau

Aux élèves avant le spectacle :

Vous allez assister à la naissance artistique d'un auteur français d'origine étrangère très connu du XXe siècle. Vous découvrirez une partie de son enfance, avant sa consécration en tant qu'écrivain. Vous essaierez de comprendre pourquoi il choisit ensuite de changer de nom et d'écrire sous un pseudonyme. Soyez attentifs aux choses de l'enfance, car vous verrez qu'elles resurgissent souvent dans sa vie adulte !

Deuxième partie : après le spectacle

Questionnement aux élèves : vérifier la compréhension fine du spectacle, et les inférences.

Il serait intéressant de demander aux élèves ce qu'ils ont compris de la supercherie Gary/Ajar : ont-ils bien compris que Romain Gary n'a jamais été démasqué ? Pourquoi va-t-il changer d'identité pour publier son roman Gros-Câlin ?



Crédit photo : Vincent Muteau

Note d'intention

Le spectacle R.A.G.E fait suite à un triptyque sur la censure, dont les spectacles Au Fil d'Œdipe, Les Mains de Camille et Du rêve Que Fut Ma Vie sont les premiers volets. Dans R.A.G.E, la censure prend une forme particulière, celle des étiquettes que les gens, les critiques littéraires et les journalistes ne peuvent s'empêcher de « coller » sur n'importe quel artiste.

Pour la publication de son roman « *Les racines du ciel* », Romain Gary obtient le prix Goncourt en 1956. Il est enfin devenu un auteur reconnu, car ce prestigieux prix signe sa consécration. Mais toutes les médailles ont un revers, et Gary se retrouve catégorisé. Les critiques le dénigrent légèrement, le considérant comme un auteur dont il n'y a plus rien à dire. Ses livres sont accueillis avec un mélange de condescendance, de légère indifférence et de flegmatisme. Gary se sent alors comme emprisonné dans l'image que les médias lui ont imposée. S'il veut produire une nouvelle forme littéraire, et surtout s'il souhaite que le public et les critiques aient un regard neuf sur son prochain livre, il doit se réinventer entièrement : C'est la création d'Emile Ajar, second pseudonyme sous lequel il va publier son prochain roman : « *J'étais las de n'être que moi-même. J'étais las de l'image de Romain Gary qu'on m'avait collée sur le dos une fois pour toutes depuis trente ans, depuis la célébrité qui était venue à un jeune aviateur avec Education européenne* ». La création d'Ajar est donc une « *nouvelle naissance. Je recommençais. Tout m'était donné encore une fois* ».



Pour l'écriture de son livre *Gros-Câlin*, Gary a changé complètement son style d'écriture, mais aussi de style de personnage : le héros (ou anti-héros ?) Cousin est

un homme marginal qui vit à Paris dans une détresse absolue de manque de tendresse. Son antidote à la solitude a pris la forme d'un python de 2.20m, Gros-Câlin (le bien nommé, puisque le reptile est capable de l'étreindre des heures durant.) Le livre connaît un succès critique évident. Mais les journalistes ne se contentent pas d'un pseudonyme et réclament la « tête » d'Emile Ajar. La publication de *La vie devant soi* sous le nom d'Ajar confronte Gary à une nouvelle difficulté, puisque son livre obtient le prix Goncourt en 1975. Il charge alors son neveu Paul Pavlovitch d'endosser le rôle de l'écrivain Ajar. Pavlovitch accorde une première rencontre à son éditrice Simone Gallimard, avant de donner une première interview à Yvonne Baby à Copenhague pour Le Monde du 10 octobre 1975. Gary parvient ainsi à dissimuler qu'il est Ajar. (Pourtant, une étudiante de la faculté de Nice soutient dans un mémoire qui exaspère ses professeurs qu'Ajar et Gary ne sont qu'un). Gary écrit alors la « pseudo biographie d'Emile Ajar », sous le titre *Pseudo*, qui achève de dissiper les doutes.

Entre les deux hommes s'installe une complicité teintée de rivalité, puisque Paul Pavlovitch va prendre certaines libertés réprochées par Gary et se prendre au jeu des médias. Gary dit ainsi dans une interview (on ne sait toujours pas alors que c'est Gary qui écrit tout) :

« Puis nos relations se sont estompées comme c'est toujours un peu le cas entre un père spirituel et un fils qui s'émancipe. Il a fait mai 68, me tournant le dos, cherchant à voler de ses propres ailes pour ne rien me devoir et surtout pour ne pas donner l'impression qu'il se servait d'un parent célèbre¹ »

La « rupture » est consommée entre Gary et Pawlovitch, pour la presse du moins. Gary a réussi : après la publication de *Pseudo* et jusqu'à sa mort, les critiques ne le soupçonnent plus d'être Ajar. Le 30 novembre 1980, deux jours avant de mettre fin à ses jours, il envoie le manuscrit de *Vie et mort d'Emile Ajar* à son éditeur, ouvrage dans lequel il révèle la supercherie. Le livre paraît donc de façon posthume. La dernière phrase en est : « *Je me suis bien amusé. Au revoir et merci* ».

R.A.G.E raconte donc la vie d'un homme secret, qui n'a bien voulu nous montrer qu'une infime partie de ce qu'il était vraiment. Un affabulateur de génie dont la supercherie ne sera dévoilée qu'après son suicide. Un auteur prolifique et reconnu qui souhaitait échapper aux étiquettes.

Pour construire leur spectacle, Les Anges au Plafond se sont inspirés des romans de Romain Gary. La première partie du spectacle, consacrée à l'enfance de l'auteur,

1

repose en grande partie sur ce qu'il raconte dans son roman autobiographique *La promesse de l'aube*, dont on trouvera des extraits en fin de dossier.

Une biographie de Romain Gary

De l'enfance à Romain Gary

Né à Wilno dans l'Empire russe en 1914, Roman devient Polonais lorsque Wilno et sa région deviennent polonaises après la Première Guerre Mondiale. Après deux ans à Varsovie et dix ans en Pologne, sa mère obtient un visa touristique pour la France en 1928. Ils s'installent à Nice et Roman entre au lycée, où il est un élève très brillant. Après un baccalauréat passé en 1933 (l'année d'arrivée d'Hitler au pouvoir), il passe une licence de droit à la Faculté de Paris, ainsi qu'un diplôme d'Etudes Slaves à l'Université de Varsovie. Il débute ensuite une carrière militaire et est incorporé à Salon-de-Provence en 1938. La guerre éclate en 1939 et il est nommé en 1940 instructeur de tir aérien. Il connaît la défaite de la France et se rallie à De Gaulle pour qui il nourrit une grande admiration. En février 1940 il a une permission et va voir sa mère, déjà très malade. En février 1943, il est rattaché au Groupe de bombardement Lorraine, et c'est là qu'il choisit son pseudonyme de Gary (« brûle ! », en russe). Le lieutenant Gary se distingue particulièrement le 25 janvier 1944 alors qu'il commande six avions. Il est blessé, son pilote Arnaud Langer est aveuglé, mais il le guide, réussit le bombardement et ramène son escadrille à la base. En 1944 il reçoit la Croix de la Libération et achève en même temps son premier roman, *Education européenne*, qui connaît un grand succès en Angleterre (*Forest of anger*), et sera traduit dans vingt-sept langues. C'est enfin un auteur à succès, un Compagnon de la Libération, Commandeur de la Légion d'honneur, et marié à une écrivaine anglaise à succès, Lesley Blanch. Mais quand il revient à Nice, sa mère est morte depuis plus de trois ans et ne peut célébrer son succès avec lui.

Il débute en 1945 une carrière diplomatique pendant laquelle il écrit *Les racines du ciel*, pour lequel il obtient le prix Goncourt en 1956. Il publie en 1960 *La promesse de l'aube*, dans lequel il raconte ses souvenirs d'enfance et sa relation avec sa mère, traduit en quatorze langues. Il quitte la carrière diplomatique en 1961 après avoir représenté la France en Bulgarie, en Suisse, en Bolivie et aux Etats-Unis. En 1960, il épouse Jean Seberg, jeune actrice égérie du cinéma Nouvelle vague.

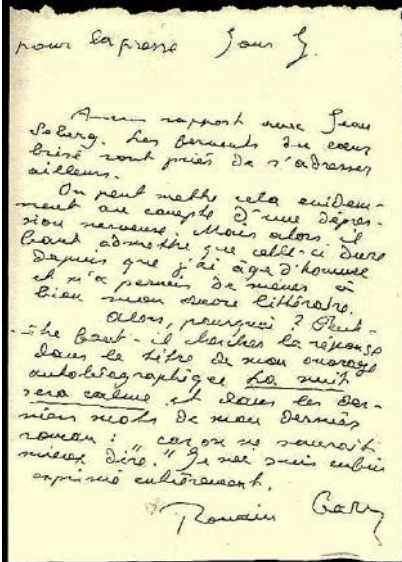


Vers Emile Ajar

Las d'être la cible des critiques littéraires qui l'accablent, le considérant comme réactionnaire probablement à cause de son passé de diplomate gaulliste, il réinvente son écriture, et prend le pseudonyme d'Emile Ajar, « jar » signifiant² « braise » en russe, ou un état psychologique ardent, févreux, et le rouge aux joues qui l'accompagne (oui, oui, un seul mot en russe pour cet état...).

Son premier livre publié sous ce pseudonyme est *Gros-Câlin*, racontant l'histoire d'un marginal qui vit avec un python en plein Paris, pour combler un manque de tendresse démesuré et être étreint. Parallèlement, Gary publie aussi en anglais (le premier roman publié en anglais est *Lady L*, en 1959). Rares sont les auteurs qui écrivent dans deux langues éloignées de leur langue maternelle (l'anglais, langue germanique, le français, langue latine, par rapport au russe, langue slave), et qui produisent également sous pseudonyme sans être démasqués. Ajar et Gary ne furent pas ses seuls pseudonymes puisqu'il est aussi l'auteur d'un polar politique sous le nom de Shatan Bogat, *Les Têtes de Stéphanie*, et d'une allégorie satirique signée Folco Sinibaldi *L'Homme à la colombe*.

Le 2 décembre 1980, Romain Gary se suicide d'une balle dans la bouche, laissant une lettre datée « Jour J », et adressée à la presse.



pour la presse Jour J.

Avec rapport avec Jean Seberg. Les brouillons de ce livre sont pris de l'adresser ailleurs.

On peut malhe cela évidemment au concept d'une dépression nerveuse, alors alors. Il faut admettre que c'est un dur depuis que j'ai été d'homme et n'ai jamais de mieux si bien mon œuvre littéraire.

alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique La nuit sera calme et dans les derniers mots de mon dernier roman : "car on ne saurait mieux dire." Je me suis enfin exprimé entièrement.

Romain Gary

Les sons du spectacle

Dans *Les nuits polaires*, l'un des premiers spectacles de la compagnie, les spectateurs sont installés dans un igloo et les bruitages parviennent depuis l'extérieur de l'igloo. Pour R.A.G.E, Camille Trouvé a décidé d'une visibilité totale des bruits et musique du spectacle.

- **Le stand du bruiteur** : à jardin³ se trouve un stand avec une multitude d'objets du quotidien qui servent à la mise en sonorité du spectacle. Le bruiteur qui officie sous vos yeux est un professionnel spécialisé dans le bruitage de cinéma. D'ordinaire il se trouve en cabine et rajoute les bruits nécessaires une fois le film terminé (bruits de pas, de verre, de porte qui claque etc. etc.) et ne travaille jamais « à vue », encore moins devant des spectateurs. Le public de R.A.G.E peut donc suivre tous les mouvements du bruiteur et admirer la synchronisation des bruits et des actions sur scène.
- **Le stand du musicien** : à cour se trouve le stand du musicien multi-instrumentiste Piero Pepin, qui a composé également la plupart des musiques du spectacle. Trompettiste spécialisé, il joue de plusieurs instruments pendant le spectacle : trompette, bugle, claviers, percussions, cajon, kalimba, synthétiseur analogique et mélodica.
- **Le tabouret de la chanteuse** : dans le spectacle, la chanteuse joue le rôle de la mère, celui de l'infirmière, de la secrétaire et pour finir de la journaliste. La convention choisie c'est quand elle quitte son tabouret qu'elle incarne un rôle sur scène. Le reste du temps, oiseau perché sur sa branche, elle interprète les chants qui ont été choisis pour le spectacle. Il s'agit principalement de chants russes, traditionnels ou adaptés, et d'un chant yiddish au début du spectacle. Les « chansons sans paroles » sont des improvisations sur la musique de Piero Pèpin.

La scénographie

Le spectacle est pensé en bi-frontal, c'est-à-dire qu'une partie des spectateurs se trouve sur le plateau. Là aussi, il est préférable de garder la surprise pour les élèves. A l'entrée de la salle, une question leur sera posée : « Intimité ou illusion ? » qui

³ Terme de théâtre indiquant le côté de la scène auquel on fait référence par opposition à côté cour : quand on regarde la scène de la salle, le jardin est à gauche, la cour est à droite. Ces mots viennent d'une habitude prise à la [Comédie-Française](#), à l'époque où, à partir de 1770, la troupe était installée dans la [salle des Machines](#) du [palais des Tuileries](#) : la salle donnait effectivement d'un côté sur la cour du [Louvre](#), et de l'autre sur le [jardin des Tuileries](#).

déterminera leur point de vue du spectacle. Les élèves peuvent échanger après avoir vu le spectacle sur les scènes où les points de vue sont réellement différents :

- La scène des ombres « Tu seras un grand violoniste »
- La scène du miroir avec l'allumage de la cigarette
- La scène de la guerre

Les élèves qui ont vu le spectacle côté Intimité ont pu voir l'utilisation du rétroprojecteur à des fins bien différentes que celles qu'ils connaissent en classe. Qu'en ont-ils compris ?



Crédit photo : Vincent Muteau

Activités complémentaires :

TICE : rechercher des documents historiques sur le site de l'INA. Découvrir l'INA. Regarder l'interview choc de Bernard Pivot avec Paul Pavlovitch après la mort de Gary.

<http://www.ina.fr/video/I05040687/paul-pavlovitch-a-propos-de-romain-gary-alias-emile-ajar-video.html>

Découvrir également ce que dit Romain Gary à propos de sa mère, y retrouver des passages du spectacle (vidéo assez amusante).

<http://www.ina.fr/video/I14104478/romain-gary-a-propos-de-sa-mere-video.html>

Education civique et morale : la Censure

Qu'est-ce que la censure ? Comment s'exerçait-elle à l'époque de Romain Gary ? Vit-on une époque où tout devient public ? Y a-t-il encore des secrets possibles ? Quel est le rôle des médias dans cette publicité (au sens de tout rendre public) sociétale ? Que pensez-vous de la façon dont les journalistes sont représentés dans le spectacle ? (marionnettes + la journaliste). La censure n'est-elle que négative ? Cf également l'émission de France Culture consacrée en grande partie à la censure dans l'Art : <http://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-lhistoire/une-histoire-de-la-censure-14#>

Histoire : les pogroms : par quels procédés est représentée la menace dans le spectacle ? Quelle couleur ? Quels objets ? Quels personnages ?

La Shoah : lecture en classe du passage sur Mr Piekieny.

Note aux enseignants : on peut voir dans le passage sur Mr Piekieny le devoir que R. Gary se fait de faire connaître, à travers un seul individu modeste, le sort de la communauté juive dont il était issu. Le style se veut détaché (« *Aujourd'hui la gentille souris de Wilno a depuis longtemps terminé sa minuscule existence dans les fours crématoires des nazis, en compagnie de quelques millions de Juifs d'Europe* »), pourtant le désespoir perce...

Français : pour les classes de lycée : l'étude du style Ajar (cf textes proposés en annexes). Quels sont les procédés Ajar ? Qu'est ce qui « ne va pas » dans ces textes ? Le lexique ? La syntaxe ? Les élèves peuvent essayer de classer les phrases

en trois catégories : ruptures syntaxiques, lexicales, ou aphorismes. Comment pourrait-on enlever le style Ajar et réécrire « normalement » les phrases présentant des ruptures ?

Production d'écrits :

Sur la scène avec Jan : (cf. annexes, Valentine 1 à 5), lue en classe.

Activité 1 : Compléter cette scène par d'autres ordres de Valentine

Activité 2 : Écrire une fin différente, celle où Gary et Jan ne sont pas arrêtés dans leur dernière compétition par l'arrivée de la jeune femme. Qui tombe ? Écrire le récit à la première personne.

Sur « devenir un autre » :

« Recommencer, revivre, être un autre fut la grande tentation de mon existence. Je lisais, au dos de mes bouquins : « plusieurs vies bien remplies...aviateur, diplomate, écrivain... ». Rien, zéro, des brindilles au vent, et le goût de l'absolu aux lèvres. Toutes mes vies officielles, en quelque sorte répertoriées, étaient doublées, triplées par bien d'autres, plus secrètes, mais le vieux coureur d'aventure que je suis n'a jamais trouvé d'assouvissement dans aucune » Vie et mort d'Emile Ajar (p.29).

Et vous, si vous deviez inventer votre vie, qui seriez-vous ?

Un auteur de génie, un scientifique qui découvre le remède d'une maladie grave ? Un chanteur à succès ? Ou peut-être, comme Romain Gary, beaucoup de choses à la fois ? Écrivez votre biographie imaginaire. Votre vie rêvée. Tout est permis, le changement d'époque, de pays... (Pré-requis : le style de la biographie, écrire sur soi de façon chronologique et à la troisième personne, en ne présentant que les éléments les plus significatifs).

Extraits de Gros-Câlin et de La vie devant soi

Le style Ajar - Extraits de Gros-Câlin

Lorsqu'on a besoin d'étreinte pour être comblé dans ses lacunes, autour des épaules surtout, et dans le creux des reins, et que vous prenez trop conscience des deux bras qui vous manquent, un python de deux mètres vingt fait merveille. Gros-Câlin est capable de m'étreindre ainsi pendant des heures et des heures.

Seul dans un lit pour deux, même avec un python enroulé autour de vous, c'est l'angoisse, malgré toutes les sirènes d'alarme, les police-secours, les voitures des pompiers, ambulance et états d'urgence, dehors, qui vous font croire que quelqu'un s'occupe de quelqu'un. Une personne livrée à elle-même sous les toits de Paris, c'est ce qu'on appelle les services sociaux. Lorsque ça m'arrivait, je m'habillais, je mettais mon manteau qui a une présence chaleureuse avec manches, et j'allais me promener dans les rues en cherchant des amoureux dans les portes cochères.

J'ai passé une nuit formidable. Ça chantait en moi avec chœurs et tympanes, tous en costumes folkloriques, c'était la fête, toutes les places étaient prises jusqu'au moindre recoin. Je souriais dans le noir avec applaudissements. Parfois je sortais pour saluer.

La vérité, c'est qu'il y a une quantité incroyable de gouttes qui ne font pas déborder le vase. En général, les aveugles sont très gentils et aimables, à cause de tout ce qu'ils n'ont pas vu dans la vie.

Il fait nuit et je le dis comme je le pense enroulé intérieurement en moi-même là où ça chante avec danses populaires, flûtes, coquelicots et sourires d'amitié. Dans le noir, on peut se permettre. On disait jadis que les murs ont des oreilles qui vous écoutent, mais ce n'est pas vrai, les murs s'en foutent complètement, ils sont là, c'est tout.

Vous m'avez demandé pourquoi j'ai adopté un python et je vous le dis. J'ai pris cette décision amicale à mon égard au cours d'un voyage organisé en Afrique.

Il ne nous restait que deux étages pour tout nous dire et je me taisais avec tout le don d'expression dont je suis capable.

Mes parents m'ont quitté pour mourir dans un accident de la circulation et on m'a placé d'abord dans une famille, puis une autre, et une autre. Je me suis dit chic, je vais faire le tour du monde.

J'ai commencé à m'intéresser aux nombres pour me sentir moins seul.

Les lits m'ont toujours posé des problèmes. S'ils sont étroits, pour une seule personne, ils vous foutent dehors, en quelque sorte, ils vous coupent vos efforts d'imagination. Ça fait l sans ambages, sans ménagement. "T'es seul, mon vieux, et tu sais que tu le resteras." Je préfère donc les lits à deux places, qui s'ouvrent sur l'avenir, mais c'est là que se présente l'autre côté du dilemme. Les dilemmes sont tous des peaux de cochon, soit dit en passant, j'en ai pas connu d'aimables. Car avec un lit pour deux chaque soir, et toute la journée samedi et dimanche, on se sent encore plus seul que dans un lit pour un, qui vous donne au moins une excuse d'être seul.

Le curé me regardait de travers. C'est le genre de curé qui fait un peu militaire, parce qu'il fume la pipe.

- Si vous aviez adopté Dieu au lieu de vous rouler dans votre lit avec un reptile, vous seriez beaucoup mieux pourvu. D'abord, Dieu ne bouffe pas de souris, de rats et de cochons d'Inde. C'est beaucoup plus propre, croyez-moi.

- Ecoutez, mon père, ne me parlez pas de Dieu. Je veux quelqu'un à moi, pas quelqu'un qui est à tout le monde.

C'est un de ces moments où mon cœur se réchauffe, et où je sens le grand fleuve Amour qui court là-bas dans les Russies les plus lointaines, se détourner de son cours, quitter son lit, venir ici, à Paris, en pleine Sibérie, monter au quatrième étage avec ascenseur, entrer dans mon deux-pièces et se charger de tout et même davantage.

C'est comme si j'étais moi-même dans le creux de la main du puissant fleuve Amour.

Ainsi qu'on l'a remarqué sans cesse dans ce texte, il y a dix millions d'usagers dans la région parisienne et on les sent bien, qui ne sont pas là, mais moi, j'ai parfois l'impression qu'ils sont cent millions qui ne sont pas là, et c'est l'angoisse, une telle quantité d'absence.

Extraits de *La vie devant soi*

Moi je souriais, mais à l'intérieur j'avais envie de crever. Des fois je sens que la vie, c'est pas ça, c'est pas ça du tout, croyez-en ma vieille expérience.

Pendant longtemps, je n'ai pas su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait. On me l'a seulement appris à l'école. Mais je ne me battais jamais, ça fait toujours mal quand on frappe quelqu'un.

Moi, l'héroïne, je crache dessus. Les mômes qui se piquent deviennent tous habitués au bonheur et ça ne pardonne pas, vu que le bonheur est connu pour ses états de manque.

Je me souviens que je lui ai dit ça très franchement, il faut maigrir pour manger moins, mais c'est très dur pour une vieille femme qui est seule au monde. Elle a besoin de plus d'elle-même que les autres. Lorsqu'il n'y a personne pour vous aimer autour, ça devient de la graisse.

Mais je tiens pas tellement à être heureux, je préfère encore la vie. Le bonheur, c'est une belle ordure et une peau de vache et il faudrait lui apprendre à vivre. On est pas du même bord, lui et moi, et j'en ai rien à foutre.

On a dormi à côté du sommeil du juste. Moi j'ai beaucoup réfléchi là-dessus et je crois que Monsieur Hamil a tort quand il dit ça. Je crois que c'est les injustes qui dorment le mieux, parce qu'ils s'en foutent, alors que les justes ne peuvent pas fermer l'œil et se font du mauvais sang pour tout. Autrement ils seraient pas justes.

Moi ce qui m'a toujours paru bizarre, c'est que les larmes ont été prévues au programme. Ça veut dire qu'on a été prévu pour pleurer. Il fallait y penser. Il y a pas un constructeur qui se respecte qui aurait fait ça.

Oeuvres principales de Romain Gary-Émile Ajar:

Éducation européenne (1945)

Les Racines du ciel (1956)

La Promesse de l'aube (1960)

Lady L. (1963)

Chien blanc (1970)

La Vie devant soi (Émile Ajar, 1975)

Clair de femme (1977)



Crédit photo : David Quesemand

Dossier écrit par Hélène Maniakís pour les Anges au Plafond

ANNEXES POUR LA PRODUCTION DES ECRITS FRANÇAIS

- Piekleny : CHAPITRE VII pages 57 à 60
- Valentine : CHAPITRE XI pages 83 à 91
- Violoniste : pages 24 à 27

Cie Les Anges au Plafond
56, rue Paul Vaillant Couturier
92 240 MALAKOFF
angesauplafond@gmail.com
lesangesauplafond.net
Tél : 01 47 35 08 65

CHAPITRE VII

La dramatique révélation de ma grandeur future, faite par ma mère aux locataires du n^o 16 de la Grande-Pohulanka, n'eut pas sur tous les spectateurs le même effet désopilant.

Il y avait parmi eux un certain M. Piekielny — ce qui, en polonais, veut dire « Infernal ». Je ne sais dans quelles circonstances les ancêtres de cet excellent homme avaient acquis ce nom peu ordinaire, mais jamais un nom n'alla plus mal à celui qui en fut affublé. M. Piekielny ressemblait à une souris triste, méticuleusement propre de sa personne et préoccupée; il avait l'air aussi discret, effacé, et pour tout dire absent, que peut l'être un homme obligé malgré tout, par la force des choses, à se détacher, ne fût-ce qu'à peine, au-dessus de la terre. C'était une nature impressionnable, et l'assurance totale avec laquelle ma mère avait lancé sa prophétie, en posant une main sur ma tête, dans le plus pur style biblique, l'avait profondément troublé. Chaque fois qu'il me croisait dans l'escalier, il s'arrêtait et me contemplait gravement, respectueusement. Une ou deux fois, il se risqua à me tapoter la joue. Puis il m'offrit deux douzaines de soldats de plomb et une forteresse en carton. Il m'invita même dans son appartement et me

combla de bonbons et de rahatlokoums. Pendant que je m'empiffrais — on ne sait jamais de quoi demain sera fait — le petit homme demeurait assis en face de moi, caressant sa barbiche roussie par le tabac. Et puis un jour, enfin, vint la pathétique requête, le cri du cœur, l'aveu d'une ambition dévorante et démesurée que cette gentille souris humaine cachait sous son gilet.

— Quand tu seras...

Il regarda autour de lui avec un peu de gêne, conscient sans doute de sa naïveté, mais incapable de se dominer.

— Quand tu seras... tout ce que ta mère a dit.

Je l'observais attentivement. La boîte de rahatlokoums était à peine entamée. Je devinais instinctivement que je n'y avais droit qu'en raison de l'avenir éblouissant que ma mère m'avait prédit.

— Je serai ambassadeur de France, dis-je, avec aplomb.

— Prends encore un rahat-lokoum, dit M. Piekielny, en poussant la boîte de mon côté.

Je me servis. Il toussa légèrement.

— Les mères sentent ces choses-là, dit-il. Peut-être deviendras-tu vraiment quelqu'un d'important. Peut-être même écriras-tu dans les journaux, ou des livres...

Il se pencha vers moi et me mit une main sur le genou. Il baissa la voix.

— Eh bien! quand tu rencontreras de grands personnages, des hommes importants, promets-moi de leur dire...

Une flamme d'ambition insensée brilla soudain dans les yeux de la souris.

— Promets-moi de leur dire : au n° 16 de la rue Grande-Pohulanka, à Wilno, habitait M. Piekielny...

Son regard était plongé dans le mien avec une muette supplication. Sa main était posée sur mon

genou. Je mangeais mon rahat-lokoum, en le fixant gravement.

A la fin de la guerre, en Angleterre, où j'étais venu continuer la lutte quatre ans auparavant, Sa Majesté la Reine Elizabeth, mère de la souveraine actuelle, passait mon escadrille en revue sur le terrain de Hartford Bridge. J'étais figé au garde-à-vous avec mon équipage, à côté de mon avion. La reine s'arrêta devant moi et, avec ce bon sourire qui l'avait rendue si justement populaire, me demanda de quelle région de la France j'étais originaire. Je répondis, avec tact, « de Nice », afin de ne pas compliquer les choses pour Sa Gracieuse Majesté. Et puis... Ce fut plus fort que moi. Je crus presque voir le petit homme s'agiter et gesticuler, frapper du pied et s'arracher les poils de sa barbiche, essayant de se rappeler à mon attention. Je tentai de me retenir, mais les mots montèrent tout seuls à mes lèvres et, décidé à réaliser le rêve fou d'une souris, j'annonçai à la reine, à haute et intelligible voix :

— Au n° 16 de la rue Grande-Pohulanka, à Wilno, habitait un certain M. Piekielny...

Sa Majesté inclina gracieusement la tête et continua la revue. Le commandant de l'escadrille « Lorraine », mon cher Henri de Rancourt, me jeta au passage un regard venimeux.

Mais quoi : j'avais gagné mon rahat-lokoum.

Aujourd'hui, la gentille souris de Wilno a depuis longtemps terminé sa minuscule existence dans les fours crématoires des nazis, en compagnie de quelques autres millions de Juifs d'Europe.

Je continue cependant à m'acquitter scrupuleusement de ma promesse, au gré de mes rencontres avec les grands de ce monde. Des estrades de l'ONU à l'Ambassade de Londres, du Palais Fédéral de Berne à l'Élysée, devant Charles de Gaulle et Vichinsky, devant les hauts dignitaires et les bâtisseurs pour

mille ans, je n'ai jamais manqué de mentionner l'existence du petit homme et j'ai même eu la joie de pouvoir annoncer plus d'une fois, sur les vastes réseaux de la télévision américaine, devant des dizaines de millions de spectateurs, qu'au n° 16 de la rue Grande-Pohulanka, à Wilno, habitait un certain M. Piekielny, Dieu ait son âme.

Mais enfin, ce qui est fait est fait, et les os du petit homme, transformés à la sortie du four en savon, ont depuis longtemps servi à satisfaire les besoins de propreté des nazis.

J'aime toujours autant le rahat-lokoum. Cependant, ma mère n'ayant jamais cessé de me voir autrement que comme un mélange de Lord Byron, Garibaldi, d'Annunzio, d'Artagnan, Robin Hood et Richard Cœur de Lion, je suis à présent obligé de faire très attention à ma ligne. Je n'ai pas pu accomplir toutes les prouesses qu'elle attendait de moi, mais j'ai tout de même réussi à ne pas trop prendre de ventre. Tous les jours, je me livre à des exercices d'assouplissement et deux fois par semaine, je fais de la course à pied. Je cours, je cours, oh, comme je cours! Je fais également de l'escrime, du tir à l'arc et au pistolet, du saut en hauteur, du saut de carpe, des poids et haltères, et je sais encore jongler avec trois balles. Évidemment, dans votre quarante-cinquième année, il est un peu naïf de croire à tout ce que votre mère vous a dit, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je n'ai pas réussi à redresser le monde, à vaincre la bêtise et la méchanceté, à rendre la dignité et la justice aux hommes, mais j'ai tout de même gagné le tournoi de ping-pong à Nice, en 1932, et je fais encore, chaque matin, mes douze tractions, couché, alors, il n'y a pas lieu de se décourager.

CHAPITRE XI

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois. Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie.

Elle avait huit ans et elle s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties, qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin. Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi : tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon cœur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y eût plus jamais de place pour un autre homme dans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjuguier. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés

vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage ruisselât de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là, continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coups, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis les trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme en passant :

— Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-poste.

C'est ainsi que mon martyr commença. Au cours des jours qui suivirent, je mangeai pour Valentine plusieurs poignées de vers de terre, un grand nombre de papillons, un kilo de cerises avec les noyaux, une souris, et, pour finir, je peux dire qu'à neuf ans, c'est-à-dire bien plus jeune que Casanova, je pris place parmi les plus grands amants de tous les temps, en accomplissant une prouesse amoureuse que personne, à ma connaissance, n'est jamais venu égaler. Je mangeai pour ma bien-aimée un soulier en caoutchouc.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse.

Je sais bien que, lorsqu'il s'agit de leurs exploits amoureux, les hommes ne sont que trop portés à la vantardise. A les entendre, leurs prouesses viriles ne connaissent pas de limite, et ils ne vous font grâce d'aucun détail.

Je ne demande donc à personne de me croire lorsque j'affirme que, pour ma bien-aimée, je consumai encore un éventail japonais, dix mètres de fil de coton, un kilo de noyaux de cerises — Valentine me mâchait, pour ainsi dire, la besogne, en mangeant la

chair et en me tendant les noyaux — et trois poissons rouges, que nous étions allés pêcher dans l'aquarium de son professeur de musique.

Dieu sait ce que les femmes m'ont fait avaler dans ma vie, mais je n'ai jamais connu une nature aussi insatiable. C'était une Messaline doublée d'une Théodora de Byzance. Après cette expérience, on peut dire que je connaissais tout de l'amour. Mon éducation était faite. Je n'ai fait, depuis, que continuer sur ma lancée.

Mon adorable Messaline n'avait que huit ans, mais son exigence physique dépassait tout ce qu'il me fut donné de connaître au cours de mon existence. Elle courait devant moi, dans la cour, me désignait du doigt tantôt un tas de feuilles, tantôt du sable, ou un vieux bouchon, et je m'exécutais sans murmurer. Encore bougrement heureux d'avoir pu être utile. A un moment, elle s'était mise à cueillir un bouquet de marguerites, que je voyais grandir dans sa main avec appréhension — mais je mangeai les marguerites aussi, sous son œil attentif — elle savait déjà que les hommes essayent toujours de tricher, dans ces jeux-là — où je cherchais en vain une lueur d'admiration. Sans une marque d'estime ou de gratitude, elle repartit en sautillant, pour revenir, au bout d'un moment, avec quelques escargots qu'elle me tendit dans le creux de la main. Je mangeai humblement les escargots, coquille et tout.

A cette époque, on n'apprenait encore rien aux enfants sur le mystère des sexes et j'étais convaincu que c'était ainsi qu'on faisait l'amour. J'avais probablement raison.

Le plus triste était que je n'arrivais pas à l'impressionner. J'avais à peine fini les escargots qu'elle m'annonçait négligemment :

— Josek a mangé dix araignées pour moi et il s'est arrêté seulement parce que maman nous a appelés pour le thé.

Je frémis. Pendant que j'avais le dos tourné, elle me trompait avec mon meilleur ami. Mais j'avalai cela aussi. Je commençais à avoir l'habitude.

— Je peux t'embrasser ?

— Oui. Mais ne me mouille pas la joue, je n'aime pas ça.

Je l'embrassai, en essayant de ne pas mouiller la joue. Nous étions agenouillés derrière les orties et je l'embrassai encore et encore. Elle faisait tourner distraitemment le cerceau autour de son doigt. L'histoire de ma vie.

— Ça fait combien de fois ?

— Quatre-vingt-sept. Est-ce que je peux aller jusqu'à mille ?

— C'est combien, mille ?

— Je ne sais pas. Est-ce que je peux t'embrasser sur l'épaule aussi ?

— Oui.

Je l'embrassai sur l'épaule aussi. Mais ce n'était pas ça. Je sentais bien qu'il devait y avoir encore autre chose qui m'échappait, quelque chose d'essentiel. Mon cœur battait très fort et je l'embrassai sur le nez et sur les cheveux et dans le cou et quelque chose me manquait de plus en plus, je sentais que ce n'était pas assez, qu'il fallait aller plus loin, beaucoup plus loin et, finalement, éperdu d'amour et au comble de la frénésie érotique, je m'assis dans l'herbe et j'enlevai un de mes souliers en caoutchouc.

— Je vais le manger pour toi, si tu veux.

Si elle le voulait ! Ha ! Mais bien sûr qu'elle le voulait, voyons ! C'était une vraie petite femme.

Elle posa son cerceau par terre et s'assit sur ses talons. Je crus voir dans ses yeux une lueur d'estime. Je n'en demandais pas plus. Je pris mon canif et entamai le caoutchouc. Elle me regardait faire.

— Tu vas le manger cru ?

— Oui.

J'avalai un morceau, puis un autre. Sous son regard enfin admiratif, je me sentais devenir vraiment un homme. Et j'avais raison. Je venais de faire mon apprentissage. J'entamai le caoutchouc encore plus profondément, soufflant un peu, entre les bouchées, et je continuai ainsi un bon moment, jusqu'à ce qu'une sueur froide me montât au front. Je continuai même un peu au-delà, serrant les dents, luttant contre la nausée, ramassant toutes mes forces pour demeurer sur le terrain, comme il me fallut le faire tant de fois, depuis, dans mon métier d'homme.

Je fus très malade, on me transporta à l'hôpital, ma mère sanglotait, Aniela hurlait, les filles de l'atelier geignaient, pendant qu'on me mettait sur un brancard dans l'ambulance. J'étais très fier de moi.

Mon amour d'enfant m'inspira vingt ans plus tard mon premier roman *Éducation européenne*, et aussi certains passages du *Grand Vestiaire*.

Pendant longtemps, à travers mes pérégrinations, j'ai transporté avec moi un soulier d'enfant en caoutchouc, entamé au couteau. J'avais vingt-cinq ans, puis trente, puis quarante, mais le soulier était toujours là, à portée de la main. J'étais toujours prêt à m'y attabler, à donner, une fois de plus, le meilleur de moi-même. Ça ne s'est pas trouvé. Finalement, j'ai abandonné le soulier quelque part derrière moi. On ne vit pas deux fois.

Ma liaison avec Valentine dura près d'un an. Elle me transforma complètement. Je dus lutter constamment contre mes rivaux, affirmer et illustrer ma supériorité, marcher sur les mains, voler dans les boutiques, me battre, me défendre sur tous les terrains. Mon plus grand tourment était un certain garçon dont le nom m'échappe, mais qui savait jongler avec cinq pommes — et il y avait des moments où, assis sur une pierre, la tête basse, après des heures d'essais infructueux, les pommes répandues autour de moi,

je sentais que la vie ne valait vraiment pas la peine d'être vécue. Néanmoins, je faisais face, et, encore aujourd'hui, je sais jongler avec trois pommes et, souvent, sur ma colline de Big Sur, face à l'Océan et l'infini du ciel, je mets un pied en avant et j'accomplis cet exploit, pour montrer que je suis quelqu'un.

En hiver, alors que nous nous jetions en traîneaux du haut des collines, je me disloquai l'épaule en sautant d'une hauteur de cinq mètres dans la neige, sous le regard de Valentine, simplement parce que j'étais incapable de descendre la pente debout sur mon traîneau, comme le faisait ce voyou de Jan. Ce Jan, comme je le détestais et comme je le déteste encore ! Je n'ai jamais su exactement ce qu'il y avait, entre lui et Valentine, et même aujourd'hui, je préfère ne pas y penser, mais il avait presque un an de plus que moi, allant sur ses dix ans, il avait une plus grande habitude des femmes, et tout ce que je savais faire, il le faisait mieux que moi. Il avait la mine patibulaire d'un chat de gouttière, était d'une agilité incroyable et pouvait mettre au but à cinq mètres en crachant.

Il savait siffler d'une manière particulièrement impressionnante, en mettant deux doigts dans sa bouche, un tour que je ne suis pas parvenu à apprendre jusqu'à ce jour, et que je n'ai vu accomplir, depuis, avec la même force stridente, que par mon ami l'ambassadeur Jaime de Castro et la comtesse Nelly de Vogüé. Je dois à Valentine d'avoir compris que l'amour de ma mère et la tendresse dont j'étais entouré à la maison n'avaient aucun rapport avec ce qui m'attendait dehors, et aussi, que rien n'était jamais définitivement acquis, gagné, assuré et conservé. Jan, avec un sens inné de l'injure, m'avait surnommé le « petit bleu », et pour me débarrasser de ce surnom, que je jugeais très blessant, bien que je n'eusse guère pu dire pourquoi, je dus multiplier les preuves de courage et de virilité, et je devins très

rapidement la terreur des commerçants du quartier. Je peux dire sans me vanter que j'ai cassé plus de vitres, volé plus de boîtes de dattes et de khalva et tiré plus de sonnettes que n'importe quel autre garçon de la cour ; j'appris aussi à risquer ma vie avec une facilité qui me fut bien utile, plus tard, pendant la guerre, lorsque ce genre de chose fut officiellement admis et encouragé.

Je me souviens notamment d'un certain « jeu de la mort » que Jan et moi pratiquions sur la margelle d'une fenêtre, au quatrième étage de l'immeuble, sous le regard de nos camarades éblouis.

Peu nous importait que Valentine ne fût pas là — c'était d'elle qu'il s'agissait, dans ce duel, et aucun de nous ne se trompait là-dessus.

Le jeu était très simple, et je crois vraiment que, comparée à lui, la fameuse « roulette russe » n'est que gentil passe-temps de collégiens.

Nous montions au dernier étage de l'immeuble, dans la cage de l'escalier, nous ouvrons une fenêtre qui donnait sur la cour et nous nous asseyions aussi près que possible du vide, les jambes dehors. La fenêtre se prolongeait vers l'extérieur par un rebord de zinc qui ne devait pas avoir plus de vingt centimètres de largeur. Le jeu consistait à pousser le partenaire dans le dos d'un coup brusque, mais calculé de telle façon que le sujet glissât de la fenêtre sur le parapet et se trouvât assis sur l'étroite margelle extérieure, les jambes dans le vide.

Nous jouâmes à ce jeu mortel un nombre incroyablement de fois.

Dès que, dans la cour, un débat quelconque nous opposait, ou même sans raison apparente, dans un paroxysme d'hostilité, sans un mot, après nous être défiés du regard, nous montions au quatrième étage de l'immeuble pour « jouer le jeu ».

Le caractère étrangement désespéré et en même

temps loyal de ce duel venait évidemment du fait que vous vous mettiez entièrement à la merci de votre plus grand ennemi, puisqu'une poussée tant soit peu mal calculée, ou malintentionnée, condamnait le partenaire à une mort certaine, quatre étages plus bas.

Je me souviens encore très bien de mes jambes suspendues dans le vide, de la margelle métallique et des mains de mon rival posées sur mon dos, prêtes à pousser.

Jan est aujourd'hui un personnage important du parti communiste polonais. Je l'ai rencontré, il y a une dizaine d'années, à Paris, dans les salons de l'Ambassade de Pologne, au cours d'une réception officielle. Je l'ai reconnu tout de suite. C'était étonnant combien ce gamin avait peu changé. A trente-cinq ans, il avait le même air hâve, la même maigreur, la même démarche féline et les yeux minces, durs et narquois. Étant donné que nous étions là, l'un et l'autre, ès qualité, représentant nos pays respectifs, nous fûmes courtois et polis. Le nom de Valentine ne fut pas prononcé. Nous bûmes de la vodka. Il évoqua ses luttes dans la Résistance et je lui dis quelques mots de mes combats dans l'aviation. Nous bûmes encore un verre.

— J'ai été torturé par la Gestapo, me dit-il.

— J'ai été blessé trois fois, lui dis-je.

Nous nous regardâmes. Puis, d'un commun accord, nous posâmes nos verres et nous dirigeâmes vers l'escalier. Nous montâmes au deuxième étage et Jan m'ouvrit la fenêtre : après tout, on était à l'Ambassade polonaise et j'étais l'invité. J'avais déjà enjambé la fenêtre lorsque l'ambassadrice, une dame charmante et digne des plus beaux poèmes d'amour de son pays, sortit brusquement d'un des salons. Je retirai rapidement ma jambe et m'inclinai, avec un sourire aimable. Elle nous prit chacun par le bras et nous accompagna au buffet.

Il m'arrive de penser avec une certaine curiosité à ce que la presse mondiale aurait dit si l'on avait trouvé sur un trottoir, en pleine guerre froide, un haut fonctionnaire polonais ou un diplomate français, précipité d'une fenêtre de l'Ambassade de Pologne à Paris.

vaient bien regarder dans le ciel avec tant d'attention.

Ma mère parut soudain préoccupée.

— Il faut trouver un pseudonyme, dit-elle avec fermeté. Un grand écrivain français ne peut pas porter un nom russe. Si tu étais un virtuose violoniste, ce serait très bien, mais pour un titan de la littérature française, ça ne va pas...

Le « titan de la littérature française » approuva cette fois entièrement. Depuis six mois, je passais des heures entières chaque jour à « essayer » des pseudonymes. Je les calligraphiais à l'encre rouge dans un cahier spécial. Ce matin même, j'avais fixé mon choix sur « Hubert de la Vallée », mais une demi-heure plus tard je cédaï au charme nostalgique de « Romain de Roncevaux ». Mon vrai prénom, Romain, me paraissait assez satisfaisant. Malheureusement, il y avait déjà Romain Rolland, et je n'étais disposé à partager ma gloire avec personne. Tout cela était bien difficile. L'ennui, avec un pseudonyme, c'est qu'il ne peut jamais exprimer tout ce que vous sentez en vous. J'en arrivais presque à conclure qu'un pseudonyme ne suffisait pas, comme moyen d'expression littéraire, et qu'il fallait encore écrire des livres.

— Si tu étais un virtuose violoniste, le nom de Kacew, ce serait très bien, répéta ma mère, en soupirant.

Cette affaire de « virtuose violoniste » avait été pour elle une grande déception et je me sentais bien coupable. Il y avait là un malentendu avec le destin que ma mère ne comprenait pas du tout. Attendant tout de moi et cherchant quelque merveilleux raccourci qui nous eût menés tous les deux « à la gloire et à l'adulation des foules » — elle n'hésitait jamais devant un cliché, ce qui était moins dû à une banalité de vocabulaire qu'à une sorte de soumission à la société de son temps, à ses valeurs, à ses étalons-or —

il y a, entre les clichés, les formules toutes faites et l'ordre social en vigueur, un lien d'acceptation et de conformisme qui dépasse le langage — elle avait d'abord nourri l'espoir que j'allais être un enfant prodige, un mélange de Yacha Heifetz et de Yehudi Menuhin, qui étaient alors à l'apogée de leur jeune gloire. Ma mère avait toujours rêvé d'être une grande artiste; j'avais à peine sept ans, lorsqu'un violon d'occasion fut acquis dans un magasin de Wilno, en Pologne Orientale, où nous étions de passage alors, et que je fus solennellement conduit chez un homme fatigué, aux vêtements noirs et aux longs cheveux, que ma mère appelait « maestro », dans un murmure respectueux. Je m'y rendis ensuite seul, courageusement, deux fois par semaine, avec le violon dans une boîte ocre, tapissée à l'intérieur de velours violet. Je n'ai gardé du « maestro » que le souvenir d'un homme profondément étonné chaque fois que je saisisais mon archet, et le cri « Aïe! Aïe! Aïe! » qu'il poussait alors, en portant les deux mains à ses oreilles, est encore présent à mon esprit. Je crois que c'était un être qui souffrait infiniment de l'absence d'harmonie universelle dans ce bas monde, une absence d'harmonie dans laquelle je dus jouer, au cours des trois semaines que durèrent mes leçons, un rôle éminent. Au bout de la troisième semaine, il m'ôta vivement l'archet et le violon des mains, me dit qu'il parlerait à ma mère et me renvoya. Ce qu'il dit à ma mère, je ne le sus jamais, mais celle-ci passa plusieurs jours à soupirer et à me regarder avec reproche, me serrant parfois contre elle dans un élan de pitié.

Un grand rêve s'était envolé.

CHAPITRE III

Ma mère faisait alors des chapeaux à façon pour une clientèle qu'elle recrutait, au début, par correspondance; chaque prospectus était écrit à la main et annonçait que, « pour distraire ses loisirs, l'ancienne directrice d'une grande maison de couture parisienne acceptait de modeler des chapeaux à domicile, pour une clientèle restreinte et choisie ». Elle tenta de reprendre la même occupation quelques années plus tard, peu après notre arrivée à Nice, en 1928, dans le deux-pièces de l'avenue Shakespeare, et comme l'affaire mettait du temps à démarrer — elle ne démarra jamais, en fait — ma mère prodiguait des soins de beauté dans l'arrière-boutique d'un coiffeur pour dames; l'après-midi, elle donnait les mêmes soins aux chiens de luxe dans un chenil de l'avenue de la Victoire. Plus tard vint le tour des vitrines dans les hôtels, des bijoux offerts de porte en porte, dans les palaces, à la commission, de participation à un comptoir de légumes au marché de la Buffa, de vente d'immeubles, d'hôtellerie — bref, je ne manquais jamais de rien, le bifteck était toujours là, à midi, et personne, à Nice, ne m'a jamais vu mal chaussé, ou mal vêtu. Je m'en voulais terriblement d'avoir fait faux bond à ma mère par mon absence totale de

génie musical et, jusqu'à ce jour, je ne puis entendre le nom de Menuhin ou de Heifetz sans que le remords se mette à bouger dans mon cœur. Quelque trente ans plus tard, alors que j'étais Consul Général de France à Los Angeles, le destin voulut que j'eusse à décorer de la grand-croix de la Légion d'honneur Yacha Heifetz, qui résidait dans ma circonscription. Après avoir épinglé la croix sur la poitrine du violoniste et prononcé la formule consacrée : « Monsieur Yacha Heifetz, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons Grand-Croix de la Légion d'honneur », je m'entendis soudain dire, à haute et intelligible voix, en levant les yeux au ciel :

— Ça ne s'est pas trouvé, que veux-tu !
Le maestro parut légèrement étonné.

— Vous dites, Monsieur le Consul Général ?
Je m'empressai de l'embrasser sur les deux joues, selon l'usage, pour compléter la cérémonie.

Je savais que ma mère avait été terriblement déçue par mon absence de génie musical, parce qu'elle n'y avait plus jamais fait allusion devant moi, et chez elle, qui, il faut bien le dire, manquait si souvent de tact, une telle réserve était un signe certain de chagrin secret et profond. Ses propres ambitions artistiques ne s'étaient jamais accomplies et elle comptait sur moi pour les réaliser. J'étais, pour ma part, décidé à faire tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'elle devînt, par mon truchement, une artiste célèbre et acclamée et, après avoir longuement hésité entre la peinture, la scène, le chant et la danse, je devais un jour opter pour la littérature, qui me paraissait le dernier refuge, sur cette terre, de tous ceux qui ne savent pas où se fourrer.

L'épisode du violon ne fut donc plus jamais mentionné entre nous et une nouvelle voie fut recherchée pour nous mener à la gloire.